

**PAGES
MANQUANTES**

Page d'Évangile

LE MARTYRE DE JEAN-BAPTISTE



MARTYRE DE SAINT-JEAN BAPTISTE

Depuis longtemps déjà, Jean-Baptiste prêchait la pénitence sur les rives du Jourdain. Devant des foules immenses, il tonnait avec une sainte indépendance contre les ini-

quités de son pays et de son temps. *Race de vipères, criait-il, la colère de Dieu est sur vous. Déjà la cognée est mise à la racine des arbres ; tout arbre donc qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Je vois venir un plus puissant que moi. Le van est dans sa main et il va nettoyer son aire. Il amassera le blé dans son grenier, mais il brûlera la paille dans le feu qui ne s'éteint point.*

Il faisait la leçon à tous, au peuple et aux grands, et, quand il le fallut, il n'hésita pas à jeter la vérité à la face d'Hérode lui-même. *Il ne t'est pas permis, lui dit-il, d'avoir pour épouse la femme de ton frère.*

Le tétrarque de Galilée, en effet, après avoir épousé une fille du roi Arétas, ne tarda pas à la répudier pour s'unir avec Hérodiade, la femme de son frère Philippe.

C'était trop de liberté. Hérode donna l'ordre d'arrêter le Précurseur et de l'enfermer dans la sombre forteresse de Machérous. Supprimer un être gênant, quand on a la puissance entre les mains, est chose facile. Antipas n'en était pas à son coup d'essai. Tant de sang avait coulé sous son règne. Un crime de plus ou de moins ne devait pas l'inquiéter beaucoup.

Et cependant, devant ce nouveau meurtre, Hérode hésitait. Sa conscience n'était pas devenue subitement plus délicate, mais il avait peur du peuple, qui peut-être à la nouvelle de l'assassinat du prophète qu'il vénérât, se révolterait. Il avait peur de Rome, toujours à l'affût d'une occasion pour enlever aux juifs les derniers restes d'un pouvoir singulièrement amoindri déjà, et qui ne manquerait pas de profiter de l'émeute pour détrôner le fantôme de roi, qu'il avait plu aux empereurs de leur laisser. Bien plus, superstitieux autant qu'il était sanguinaire, Hérode redoutait Jean-Baptiste. La sainteté a beau être enchaînée, elle domine de toute sa grandeur morale la tyrannie en liberté. Devant la vertu poussée jusqu'à l'héroïsme, la débauche en liesse suspend un instant ses folies pour courber la tête.

Qu'allait faire le Tétrarque ? Renverrait-il le Baptiste aux rives aimées du Jourdain, où l'attendaient des foules inquiètes de ne pas le voir revenir ? Le garderait-il en prison, et continuerait-il à faire de lui son meilleur conseiller dans les affaires de l'Etat, en attendant que l'avenir décide

de son sort ? Il pouvait temporiser sans courir aucun risque, il avait le prophète sous la main.

Le sort de Jean ne dépendait pas uniquement du bon plaisir d'Hérode. A côté de lui, il y avait un être qui à tout prix voulait la disparition de celui qui en pleine face avait osé lui reprocher son crime, c'était Hérodiade. Le savoir en prison ne lui suffisait pas, car là encore il pouvait parler. Elle craignait qu'un jour il ne parvint à convaincre Hérode de la nécessité de chasser sa complice. Elle avait soif de vengeance.

Aidée par quelques courtisans qui, comme elle, avaient eu à souffrir de la rude parole du prophète, cette astucieuse femme mit tout en œuvre pour vaincre les résistances d'Hérode. La victoire devait lui rester. Hérode sans doute était maître de son glaive, mais il n'était plus maître de son cœur. Au moment opportun, elle saurait par la passion, faire sortir du fourreau ce glaive que la politique et la peur y tenaient enfermé.

L'occasion tant cherchée par Hérodiade se présenta enfin ! Le jour anniversaire de sa naissance, le roi donna à Machérou où il se trouvait alors, un somptueux festin aux grands de sa cour et aux personnages les plus considérables de la Galilée.

La fête battait son plein et déjà le vin montait à la tête des convives, quand soudain, la fille d'Hérodiade entra dans la salle du banquet.

Sans respect comme sans pudeur, elle exécuta une de ces danses lascives que la Rome de César applaudissait. Jeune, séduisante, elle enleva tous les suffrages. Dans une sorte de ravissement, Hérode s'écria sans savoir ce qu'il disait : *Demande-moi tout ce que tu voudras, et je te le donnerai.* Entraîné par la passion, il en fit le serment : *Oui, je te le jure, tout ce que tu me demanderas, je te l'accorderai, quand même ce serait la moitié de mon royaume.*

Etonnée d'une telle promesse et ne sachant ce qu'elle devait choisir, la jeune fille sortit et vint consulter sa mère.

Que lui demanderais-je ? lui dit-elle.

La tête de Jean-Baptiste, répond-elle sans hésiter. Que lui importe le bonheur de sa fille et la pensée d'être un trouble-fête, elle ne voit que sa vengeance.

Sans même songer à l'atrocité d'un pareil acte, la jeune

fille rentre précipitamment dans la salle du festin, tenant dans ses mains un bassin.

Elle s'approcha du roi et avec autant d'assurance que si elle lui avait demandé un bijou, elle lui dit : *Je veux que vous me donniez tout de suite, dans ce bassin, la tête de Jean-Baptiste.*

Cette demande aussi stupéfiante qu'imprévue, attrista Hérode. Quelle imprudence il avait commise ! Les hésitations de l'homme d'état, la crainte du prophète, assiégèrent de nouveau son esprit. Ah ! si au moins il ne s'était engagé qu'avec Salomé, mais ses invités étaient les témoins de son serment. Sans doute, violer un serment lui importait peu, mais encore fallait-il sauver les apparences ! Et alors, pour ne pas affliger la jeune fille par un refus, il commanda à un de ses gardes d'aller couper la tête de Jean-Baptiste.

Le garde se rendit à la prison, notifia au précurseur l'ordre qu'il venait de recevoir, lui trancha la tête d'un coup de sabre, et l'apporta au roi. Celui-ci la remit à la danseuse qui aussitôt la donna à sa mère.

L'inférieure joie d'Hérodiade dut être grande en contemplant cette tête encore couverte de sang, ces lèvres à jamais fermées ! Désormais elle n'entendrait plus au milieu de ses orgies, le terrible *non licet* du prophète. Egarée par la fureur, elle s'empara, au témoignage de la tradition, d'un poinçon d'or, en perça la langue de Jean, et "voulant peut-être lui crever les yeux, le frappa au front, d'un coup assez violent pour laisser des traces après dix-huit siècles. Inutile sacrilège ! Les yeux éteints la poursuivaient de leur regard menaçant et les échos du palais redisaient la dure parole : *Non licet !* Ce n'est pas permis."

Ainsi s'achevait par le martyre la vie de celui qui le premier avait salué l'Agneau de Dieu et qui avait mérité du Christ cet éloge : *Nulle femme n'a engendré de fils plus grand que Jean-Baptiste.*

* *
*

Le *Non licet* du Précurseur a retenti bien des fois dans l'histoire de l'Eglise du Christ, — et ce n'est pas une des moindres gloires du catholicisme d'en avoir assuré la perpétuité.

Ceux qui le jetaient à la face des tyrans savaient qu'ils s'exposaient à la ruine matérielle, à la mort, ils parlaient quand même. Pouvaient-ils résister à la voix de leur conscience et autoriser, ne fût-ce que par un silence acheté à prix d'or, une action condamnée par la loi divine? On a pu lier les mains de ceux qui étaient chargés de défendre la vérité, les jeter au fond des cachots, les livrer aux bourreaux, jamais on a pu enchaîner leur parole. Devant les propositions doucereuses comme devant les menaces et les persécutions, quand on leur demandait de sanctionner une infamie, ils répondaient toujours : *non licet!* cela n'est pas permis. Si la race des Hérode n'a pas encore disparue la royale lignée des Jean-Baptiste n'est pas près de s'éteindre.

Imitons l'énergie du Baptiste. Soyons toujours les intrépides défenseurs de la justice et du droit. Quand on les attaque, ayons le courage de les défendre. Arborons fièrement notre drapeau. On se moquera de nous peut-être ; on nous prendra pour des retardataires, pour des hommes qui sacrifient leur tranquillité et leur fortune à des chimères? Qu'importe! Nous aurons fait notre devoir, nous aurons obéi à notre conscience et même dans la souffrance nous goûterons la paix promise par Dieu à ceux qui souffrent persécution pour la justice.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —



UNE LETTRE

DU

T. R. Père Monsabré, O.P. ¹

HAVRE, 18 JUIN 1906.

TRÈS RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

Je vous remercie très affectueusement de votre bon souvenir et de vos vœux pour le cinquantenaire de ma profession religieuse. J'en ai été très touché.

Vous me souhaitez une verte et vaillante vieillesse, de longues et heureuses années. Il en sera ce que Dieu voudra. Ma pauvre vieille santé est bien éprouvée par les infirmités de l'âge et j'entends une voix qui me dit sans cesse: *Estote parati*.

Demandez à Dieu, je vous en prie, la grâce de me préparer pieusement et saintement au jubilé éternel, vraies noces d'or qui approchent et que j'attends en paix dans les tristesses de l'exil.

Pour moi, je demande au ciel, par l'intercession de N. B. Père S. Dominique, ses meilleures bénédictions sur votre ministère, et que vous prépariez à notre saint Ordre, au Canada, une florissante, glorieuse et sainte province.

Offrez mes bons souvenirs et mes paternelles amitiés à tous les pères et croyez-moi votre bien affectionné en N.-S. et S. Dominique.

FR. J. M. L. MONSABRÉ,

(1) Le R.P. Hage adressait, le 31 mai, au T.R.P. Monsabré, les vœux et les félicitations des couvents français d'Amérique. C'est la réponse du vénérable jubilaire que nous reproduisons ici.

Saint Augustin



SAINT AUGUSTIN

Fra Angelico, Couvent de Saint Marc à Florence.

tionnelles et achevées en tout sens, en qui se réalise la notion de l'homme supérieur. Il ne pouvait pas l'ignorer, cependant il avait cette modestie charmante de le laisser voir sans en rien dire.

Etant si fort au-dessus de l'humanité, il vivait néanmoins parmi elle de bonne grâce, sans dédain, sans dégoût, sans impatience et comme avec une sorte de plaisir et habituelle sérénité.

A l'égard de ses ennemis, il était indulgent ; affectueux à l'égard de ses amis, tendre avec sa mère, impétueux avec Dieu

Saint Augustin était homme par sa nature et par tous les dons, mais il était au-dessus des hommes par l'achèvement et l'ineffable agencement de tous ces dons. La capacité de généraliser accompagnait chez lui la capacité de créer ; il semble avoir pu, à son gré, tout inventer ou tout comprendre et son universelle compréhension avait pour instrument une aptitude universelle. La plénitude, l'étendue et l'universalité de ses fonctions font de lui une de ces organisations excep-

Les angoisses de sa conscience, les ouvrages de son esprit et les travaux de son épiscopat étaient œuvres de toute son âme et de tout son cœur.

Il pensait et il voulait, il aimait et agissait simultanément, tant l'intelligence était lucide, la perception soudaine et la générosité absolue.

S'il n'avait eu à se convertir, il lui eut, semble-t-il, manqué quelque chose, parce que cette angoisse était la seule qui fut à la taille de sa raison et de son cœur. Ce qui le distingue de ceux qui l'approchent de plus près dans cette crise, c'est la passion qu'il y apporte.

La vérité lui était une amie personnelle et une confidente sans mystères. Voilà pourquoi sa vie se passera dans une action sans effort depuis qu'il aura entrepris de réduire toute erreur à cette vérité qu'il expose sans fatigue et comme par manière de description et de causerie.

L'œuvre de saint Augustin est immense et variée, — elle ne manque pas d'unité, cependant, mais elle la trouve dans son rapport à la vie et au caractère de l'homme. L'unité de cette vie est dans l'absolu désintéressement, dans le dévouement sans défaillance au devoir, sous toutes les formes où, successivement, il se présente. On peut dire d'Augustin comme on l'a dit d'un des hommes qui se sont approchés de plus près, Bossuet, chacun des ouvrages de l'orateur ou de l'écrivain est venu à son heure, pour un besoin actuel et précis, sans nul désir de gloire littéraire. Il est prêtre avant tout et cette qualité détermine les formes de son esprit et de sa conduite : le service qu'il rend à son prince, à son pays, à son prochain, est celui qu'un prêtre peut rendre. Mais dans sa haute et généreuse intelligence, ce service s'élargit de façon que son état de prêtre ne lui crée jamais une dispense et lui impose souvent une aggravation de peine et d'effort.

Il garda jusqu'à la fin de sa vie une pointe de verve et un grand fond de candeur. Il se connaissait bien et savait se faire suppléer à point nommé. La maison ne marchait convenablement qu'à la condition qu'il n'y intervint pas, et il avait le bon sens de s'en abstenir. C'est que le bon sens était la qualité éminente de son esprit, comme l'amour et le discernement du vrai en étaient les aptitudes foncières.

Quand l'âge des passions fut fermé, il aima encore et autant, mais il aima autrement et avec plus de délicatesse. Tout chez lui tournait à l'amour ; il ne s'en défendait pas. Malheur, disait-il, à la connaissance qui ne s'achève pas dans l'amour. C'était parler d'abondance et se décrire soi-même que de parler de la sorte.

La Providence lui montra des attentions d'une délicatesse infinie. De même qu'elle lui avait ménagé une crise morale digne de lui, de même encore elle lui procura trois emplois éminents de son génie touchant trois doctrines, trois erreurs, les plus directement en conflit avec sa vérité conquise : celle des manichéens, celle des pélagiens et celle des donatistes ; l'une qui atteint Dieu, l'autre qui atteint son Christ, la troisième qui atteint l'Eglise. C'étaient les bases mêmes de sa foi et les raisons d'être de sa vie. Si infatigable qu'il se soit montré comme évêque et comme moraliste, c'est dans cette triple action qu'il a employé le meilleur de ce que Dieu avait mis en lui. Dans tout le reste de son œuvre et de sa vie, ce qu'on aperçoit de zèle, d'intrépidité, n'est plus qu'un simple exercice du corps et de l'esprit.

Les hommes de cette envergure ont le singulier bonheur de rendre impossibles ces compositions de style que sous le nom de portraits la postérité s'essaye à substituer au modèle et à la simple image.

On s'explique à peine tous les sujets qu'il a pu exposer et il faut se rappeler qu'il avait de plus à les concevoir ; cela suffit à sa grandeur.

Son cœur valait son esprit et il est probablement l'homme qui, depuis sa mort, a été le plus admiré et le plus aimé. C'est peut-être aussi celui qui a le plus pleinement compris le Christianisme, qui l'a le plus passionnément senti et, dans les vingt siècles de son histoire, on ne voit guère que saint Paul à qui il puisse être comparé (1).

DOM. H. LECLERCQ.

— o —

(1) Cf. *L'Afrique Chrétienne*. Tom II.

La Dedicace de l'Eglise Sainte-Anne de Fall-River

LE magnifique temple érigé par les paroissiens de Ste-Anne et dédié à l'honneur ainsi qu'à la gloire de la patronne des Canadiens-Français, a été béni hier par le représentant de Sa Sainteté Pie X aux Etats-Unis, Son Excellence Mgr l'archevêque Diomède Falconio, au milieu de cérémonies qui resteront ineffaçables dans le souvenir des nombreuses personnes présentes et qui feront l'honneur de la plus ancienne paroisse de Fall-River et même nous pourrons ajouter sans crainte, du diocèse de Fall-River. Elles ont eu lieu en présence de dignitaires ecclésiastiques et civils, ainsi qu'en présence d'un immense concours de personnes venues de tous les points de Fall-River et même de la Nouvelle-Angleterre.

La présence de Son Excellence Mgr Falconio a beaucoup rehaussé l'éclat des cérémonies et ses bonnes paroles ont fait du bien à tous ceux qui les ont entendues. Son Excellence le délégué apostolique a bien voulu honorer les catholiques de Fall-River surtout les citoyens franco-américains, en venant passer quelques heures au milieu de notre population et cette démarche de sa part est un autre acte de bonté du représentant du Pape dans cette grande république américaine. Cette insigne faveur avait un éclat qui rejaillissait sur Sa Grandeur Mgr William Stang, sur le T. R. P. Grolleau, curé de Ste-Anne, ainsi que sur la paroisse que ce noble fils de St-Dominique dirige avec tant d'habileté.

A côté du délégué apostolique se trouvait Sa Grandeur Mgr Stang le bien-aimé évêque du diocèse de Fall-River. Sa Grandeur eut des paroles sympathiques à l'adresse des nôtres pendant la journée et certes elles furent vivement appréciées.

Celui que l'on pourrait appeler "le grand-père du nouveau diocèse" tel que le suggérèrent certaines remarques de Mgr Stang, assistait à la fête. Nous voulons dire

Sa Grandeur Mgr Mathew Harkins, évêque du diocèse de Providence. Sa Grandeur a aidé, nous pourrions dire, aux premiers pas de la paroisse Ste-Anne et hier il était facile de constater qu'une joie, bien légitime d'ailleurs, rayonnait sur son front. Lui aussi, il eût des paroles qui firent du bien à tous.

Il y en a d'autres qui se réjouissaient hier et certes ils avaient parfaitement raison. Après des années de labeur et de travail, les paroissiens de Ste-Anne sont maintenant en possession d'une église, qui certainement est une véritable basilique et l'un des plus beaux monuments religieux de la Nouvelle-Angleterre. Ils ont raison d'être fiers et à leur paroisse nous souhaitons la plus entière prospérité. Qu'elle avance de plus en plus dans le chemin du progrès matériel et spirituel, tel est le vœu que nous formons au commencement d'une ère que nous pouvons appeler une ère nouvelle, car les fêtes d'hier marquent un nouveau chapitre dans l'histoire de la paroisse.

Que la page que l'on vient d'ouvrir soit aussi glorieuse que celle qui, hier, était encore ouverte et alors les paroissiens de Ste-Anne pourront se dire qu'ils ont fait leur devoir sans peur et sans reproche.

Le T. R. P. Grolleau et ses dignes Frères en religion étaient eux aussi très heureux pendant la grande démonstration d'hier. Ils avaient bien le droit de l'être, car ils sont à la tête d'une paroisse qui les respecte et qui a eu des preuves de leur dévouement depuis leur arrivée parmi nous. Eux aussi ils ont bien travaillé et nous savons parfaitement que la Providence, par leur entremise nous réserve de grandes œuvres.

Il en est un aussi dont le front aurait rayonné d'une joie légitime pendant la mémorable journée d'hier. Oui, le R. P. Sauval, le fondateur du nouveau temple croyait qu'il verrait le couronnement de son œuvre que nous avons vu hier, mais lorsque son Créateur le rappela à lui il se soumit à sa sainte volonté et à l'exemple de son Divin Maître, il quitta ce monde et de sa bouche tombèrent ses mémorables paroles : "Que votre volonté soit faite et non la mienne !" Le bon Père Sauval aurait été l'un des plus orgueilleux de cette fête grandiose, mais telle qu'on l'a

rappelé si bien pendant la journée, il a vu ses enfants se réjouir et du haut du ciel, il s'est réjoui avec eux.

LA DÉDICACE

Longtemps avant l'heure annoncée pour la cérémonie de la dédicace de la nouvelle église de Ste-Anne, une grande foule de personnes, qui aurait certainement été plus grande, sans les apparences de pluie, envahissait les abords du temple.

Vers 10 heures du matin la cérémonie de la bénédiction commença.

L'évêque précédé par le clergé et par les chantres, se rend en face de la porte centrale de l'Église, en dehors de l'édifice ; là, debout et tournée vers l'Église il dit la prière du Rituel.

Puis il commence l'antienne *Asperges me*.

Alors le chœur chante le Psaume *Miserere* pendant lequel la procession, marchant à droite, fait le tour extérieur de l'Église pendant que l'évêque asperge le haut et le bas des murailles, en répétant *Asperges me* etc.

La procession étant revenue à l'endroit du départ, le clergé répète l'antienne *Asperges me*, et l'évêque se tournant vers l'Église, dit plusieurs oraisons.

Ces prières étant finies, tous entrent dans l'église et se rendent au maître-autel, en chantant les Litanies des Saints.

L'évêque se levant chante une autre oraison.

En disant *Benedicere* l'évêque bénit de la main l'église et l'autel. Puis il s'agenouille, et les chantres continuent l'oraison.

Puis l'évêque s'agenouille à une distance convenable de l'autel, et faisant le signe de la croix, chante : *Deus in adjutorium meum intende*.

L'évêque répond *Oremus* etc.

Puis il entonne une antienne que le chœur continue.

Puis le chœur chante trois psaumes pendant que l'évêque, commençant du côté de l'évangile, fait le tour de l'église à l'intérieur, en aspergeant les murs d'eau bénite, et en disant :

Asperges me, domine, etc.

Etant retourné à l'autel l'évêque dit *Oremus* etc.

Ceci termine la cérémonie de la bénédiction du temple.

Cette cérémonie terminée, Son Excellence se rendit à son trône ainsi que Mgr Harkins, Monsignor Hevey, de Manchester, N. H., et Mgr J. A. Prévost de Notre-Dame de cette ville.

A leurs trônes, Mgr Falconio était assisté du T. R. P. Hage, de St-Hyacinthe, Vicaire-provincial des RR. PP. Dominicains en Amérique et du T. R. P. Adam, de Paris ; du T. R. P. Logan, du couvent de Louisville, Ky. Mgr Harkins, de Providence, R. I., était assisté de MM. les abbés C. P. Gaboury, curé du Sacré-Cœur de New-Bedford et James Coyle de Ste-Marie de Taunton.

On commença aussitôt la célébration du saint sacrifice.

LA MESSE PONTIFICALE

Rien de plus beau ne pouvait s'offrir aux regards que le spectacle au sanctuaire de la magnifique église Ste-Anne, du jubé de l'orgue, pendant la grande cérémonie de la messe pontificale. Les pontifes, revêtus de leurs vêtements au fils d'or de chaque côté du sanctuaire tandis que le violet des autres prélats se mêlait parfaitement bien à la soutane blanche des fils de St-Dominique et à la soutane noire des prêtres séculiers. A l'élévation surtout lorsque le maître autel disparaissait sous des milliers de lampes électriques on sentait plus d'un tressaillement au fond du cœur, car ce spectacle démontrait encore une fois la grande pompe des cérémonies de l'Église.

Sa Grandeur Mgr William Stang officiait, assisté des prêtres suivants :

Prêtre Assistant.—Mgr J. A. Prévost, P. A., curé de Notre-Dame.

Diacre d'Honneur.—M. l'abbé J. C. Lavallée, curé de St. Mathieu.

Sous Diacre d'Honneur.—M. l'abbé J. H. Mussely, curé de St-Jean-Baptiste.

Diacre d'office.—M. l'abbé Albert Vézina, curé de Shoreham, Vt, un enfant de la paroisse.

Sous-Diacre d'office.—M. l'abbé Hardy, vicaire à Notre-Dame de la Consolation de Pleasant View R. I., un enfant de la paroisse.

Acolytes.—Les RR. PP. Doucet et Thibault, O. P., du couvent d'Ottawa, deux enfants de la paroisse.

Thuriféraire.—M. l'abbé Legendre, eccl., un enfant de la paroisse.

Porte-Croix.—M. l'abbé Philippe Lafleur, séminariste au Grand Séminaire de Montréal, un enfant de la paroisse.

Maitres des Cérémonies.—M. l'abbé McGee, curé de St. William et M. l'abbé Sylvain, de New-Bedford.

Après l'épître le T. R. P. A. R. Grolleau, curé de Ste-Anne, monta en chaire et il prit la parole dans les termes suivants :

Votre Excellence, mes chers frères,

Messeigneurs,

Gratias Agamus Domino Deo Nostro. C'est le premier et le seul mot qui monte de mon cœur à mes lèvres dans ce grand jour de fête. Merci.

A Dieu tout d'abord, de qui vient tout don parfait ; à Dieu qui choisit, qui appelle et qui prédestine. Merci de nous avoir donné à tous la volonté et l'action.

Grâce à sa motion continuelle et toute puissante dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, nous pouvons aujourd'hui offrir ce temple magnifique à Jésus-Christ son fils unique à qui soit l'honneur et la gloire dans les siècles sans fin.

De ce Christ, du Christ en terre, l'illustre représentant préside à nos solennités. *Gratias agamus.* Merci à son Excellence le délégué apostolique. Sa présence au milieu de nous, n'est-elle pas comme une apparition de cette autorité suprême que nous aimerons davantage encore car c'est l'autorité d'un père, du père commun de la chrétienté : Que nous respectons encore plus car c'est l'autorité du souverain pontife.

Gratias Agamus. Deux évêques ont présidé à l'érection de cette église. De l'un d'eux, il y a quatre ans déjà, je recevais toutes les autorisations nécessaires pour commencer la grande œuvre si chère, tous les encouragements, toutes les bénédictions. Aussi nous l'aimions tant et encore aujourd'hui ne reste-t-il pas notre pontife ? N'est-ce pas lui, en effet, n'est-ce pas son intelligente bonté que nous respectons dans l'homme de sa droite, dans l'ange de Fall-River qui nous a continué les mêmes encouragements, les mêmes bénédictions.

Au noble vieillard absent, à l'artiste religieux qui a conçu cet édifice, aux ouvriers vaillants qui ont si heureusement exécuté ses plans, merci.

Des prélats, des prêtres en grand nombre forment une splendide couron-

ne d'honneur aux princes de l'église. Merci à eux nos amis, d'être venus s'unir à nos joies.

Les autorités civiles, ayant à leur tête le premier magistrat de la cité, des anciens maires de la ville, les citoyens les plus respectables ont voulu montrer par leur présence, l'étroite alliance, de la religion et de la patrie sur cette terre glorieuse de la liberté, et pour cette grande leçon si nécessaire aujourd'hui et pour leurs chaudes sympathies ; merci à eux tous.

Me serait-il permis d'ajouter le témoignage de notre profonde reconnaissance à celui qui, malgré sa santé et ses fatigues a traversé l'Océan pour nous apporter l'honneur de sa présence et le bienfait de sa parole. Au Très Rév. Père provincial et à tous les Pères de notre Ordre, merci.

Les Pères de notre Ordre ! Il en est un bien cher ; absent, mais dont le souvenir préside à ces fêtes et qui est encore, quoique mort depuis cinq ans, si vivant au milieu de nous. Oh, certes oui, il nous a aidé, il nous a protégé ! Merci, merci à vous, bon et saint Père Sauval, cette église c'est bien votre église.

Par-dessus tout, merci à vous, mes frères, mes biens chers frères, paroissiens de Ste-Anne. Grâce à votre intarrissable dévouement, grâce à votre générosité qui a grandi avec les circonstances, nous avons pu mener à bonne fin l'œuvre de cette basilique. Vous avez été à la peine, aujourd'hui soyez à la joie, soyez à l'honneur. Ah, ce n'est pas vous, je le sais bien, qui trouverez que notre église est trop vaste, qu'elle est trop belle pour une population ouvrière. Si vos occupations sont modestes, vos moyens restreints, votre cœur est grand. Après une dure semaine de labeur dans nos manufactures ; après une dure semaine, pauvres mères de familles, passée dans vos maisons, vous aimez à voir resplendir l'aurore d'un beau dimanche. Vous viendrez dans cette église, la maison de votre Dieu, mais votre maison à vous aussi, bien à vous, puisque vous l'avez payée de vos deniers ; dans cette église aux lignes architecturales harmonieuses, aux grandes envolées des piliers et des voûtes, dans cette église où vous entendrez les mélodies des orgues, où vous contemplerez les cérémonies augustes du culte catholique, dans cette église où vous oublierez vos peines, vos soucis, vos fatigues, dans cette église où vous ressentirez les ineffables joies du cœur. Ah, ces joies, ces bonheurs de l'âme, quelle grande et copieuse récompense de tous vos sacrifices d'argent, car souvent des millions et des millions ne peuvent procurer la plus petite de ces joies. Allégressez-vous chrétiennes, vous les goûterez au moins une fois par semaine dans ce vestibule du ciel.

Gratias agamus. A vous donc et à tous, merci, merci.

LE SERMON

Le T. R. P. Grolleau fut suivi dans la chaire par le T. R. P. Raymond Boulanger, de Paris, provincial des RR. PP. Dominicains de France et d'Amérique.

Le T. R. Père prédicateur commence d'abord par féliciter les paroissiens de Ste-Anne en leur disant que le beau jour qu'ils attendaient depuis longtemps est arrivé. Après des années de travail ils entrent maintenant dans un magnifique temple consacré au culte de Dieu et à la gloire de la Bonne Ste-Anne. Il exprime aussi la joie de ses frères en religion d'être à la tête d'une aussi belle paroisse. Il compare l'attente des paroissiens à la captivité des Israélites de l'Ancien Testament. Ils désiraient voir la Terre Promise et le terme de leur long voyage. Il en est ainsi pour les paroissiens de Ste-Anne. Ils sont maintenant au comble de leur joie.

Le T. R. P. Boulanger remercie Son Excellence le Délégué Apostolique d'être venu de si loin afin de rehausser l'éclat de cette fête de sa présence. Il a voulu donner au temple de Ste Anne sa consécration initiale et assister à cette belle cérémonie. Le T. R. Père se fait donc l'interprète du clergé et du peuple afin de déposer aux pieds de Son Excellence leurs hommages et l'expression de leur plus sincère reconnaissance en ce jour si mémorable.

Le prédicateur parle ensuite de la signification du temple catholique. C'est la maison de Dieu et celle du peuple. Ces pierres qui, autrefois ne disaient rien au fond de la carrière d'où on les a tirées, disent beaucoup aujourd'hui. Maintenant qu'elles forment un temple qui renferme la présence réelle du Dieu Eucharistique et de son tabernacle il répandra ses bénédictions sur la paroisse toute entière. Ce temple n'est pas l'œuvre des dons du riche, mais il chante la foi et la générosité du pauvre qui gagne son pain à la sueur de son front.

Ce magnifique monument doit nous faire penser aux beautés de notre sainte religion et il doit nous la faire chérir davantage.

Le T. R. Père parle ensuite de la sainteté du prêtre qui est un autre Christ. Les prêtres ont pour mission de conduire les fidèles dans le droit sentier de la vie. Ses

désirs sont que chacun le respecte comme on le respecte lui-même et en agissant ainsi chacun aura accompli la sainte volonté de Dieu.

A la fin du sermon le délégué apostolique donna sa bénédiction aux personnes présentes.

* * *

Immédiatement avant les dernières oraisons de l'office. Mgr Stang se tournant vers les fidèles, leur adresse quelques paroles.

Au cours de la cérémonie deux discours avaient été prononcés en français, et de plus, de nombreux assistants de langue anglaise étaient là qui avaient tenu à témoigner leur sympathie à leurs frères de langue française, il était donc tout naturel que Monseigneur W. Stang fit usage de la langue anglaise.

Il dit d'abord que nos cœurs doivent s'élever vers Dieu en un jour si magnifique. Il remercie Son Excellence le délégué apostolique d'être venu à Fall-River. C'est un insigne honneur non seulement pour la paroisse Ste-Anne, mais pour la ville et le diocèse. Il affirme qu'il a eu plus d'une fois des preuves du dévouement des paroissiens envers le Saint-Siège et ils se souviendront de l'insigne faveur que vient de leur faire Mgr Falconio.

Mgr Stang continue en faisant l'éloge de Mgr Harkins qui, autrefois, avait la direction de la paroisse Ste-Anne aussi bien que celle des autres paroisses de ce diocèse. Ce fut sous son administration que l'on commença la construction de ce magnifique temple. Mgr Harkins était orgueilleux de la paroisse Ste-Anne et elle n'a fait que prospérer pendant qu'il la dirigeait avec les talents qu'on lui connaît.

“Et ce bon pasteur de Ste-Anne”, dit l'évêque en se tournant du côté du T. R. P. Grolleau, “vous êtes le digne successeur du bon Père Sauval. Continuez ainsi que vos Pères à diriger cette grande paroisse afin qu'elle fasse la gloire de sainte Anne”.

Sa Grandeur termine en parlant de nouveau de la beauté de la fête du jour et il parle de l'importance de la religion catholique.

* * *

Le soir, un salut solennel clôturait dignement cette journée de fête. Il était présidée par Son Excellence Mgr Falconio. Le magnifique temple étincelait de lumière, à l'extérieur comme à l'intérieur.

Mgr le délégué apostolique adressa la parole en français. Il redit combien il était heureux de constater une fois de plus la magnifique œuvre que poursuivent les Canadiens-Français. Avant de venir aux Etats-Unis il passa trois ans au Canada, en qualité de représentant du Pape, et les années qu'il a vécues dans ce beau pays seront toujours chères à sa mémoire. Il se dit heureux de constater que les Canadiens-français qui sont venus s'établir en ce pays ont le même esprit qu'ils avaient au Canada. Ils ont la même foi et c'est cette foi robuste qui les a aidés à bâtir ce monument qui sera un honneur pour la race canadienne-française et la religion catholique.

Tel est, sommairement et bien imparfaitement raconté, le récit des fêtes vraiment grandioses qui ont eu lieu le 4 juillet à Sainte-Anne de Fall-River, et qui resteront à jamais mémorables.

Que la bonne Sainte-Anne la patronne tant aimée des Canadiens-Français, bénisse cette belle et religieuse paroisse et les religieux qui s'y dévouent au bien des âmes ; puisse-t-elle y maintenir toujours cet esprit de foi, cette charité fraternelle, ce respect et cet amour de l'autorité qui sont son honneur, c'est notre souhait le plus sincère.

— o —





L'EGLISE SAINTE-ANNE DE FALL-RIVER

Resume Historique de la paroisse Sainte-Anne

POUR “ tout résumer, il faut tout savoir, ” dit l’axiome. On demande “ quelque chose de court et d’exact ” sur la paroisse Sainte-Anne, deux conditions qu’il n’est pas toujours facile de remplir. “ Je n’ai pas eu le temps d’être court, ” disait Pascal, et quand à l’exactitude, on sait encore le vieux dicton : “ C’est ainsi qu’on écrit l’histoire, ” comme si l’histoire elle-même, la vénérable déesse des temps antiques, ne savait plus dire la vérité.

Voilà bien des aphorismes en quatre ou cinq lignes, mais ils viennent peut-être à propos sous la plume d’un homme qui n’a ni “ le temps d’être court, ” ni la certitude d’être exact en tout point.

Du moins, cet homme a pris son rôle au sérieux — vous voyez s’il y a encore des honnêtes gens ! — et puisqu’on lui demandait une page d’Histoire, il est allé tout droit aux sources, selon “ le solennel et antique usage. ”

La première question qu’il se posait étant celle-ci : “ Quand les Canadiens-français ont-ils commencé d’immigrer et de s’établir à Fall-River ? ” il a pensé que la réponse lui viendrait des registres de la paroisse la plus ancienne de la ville, étant donné que Canadien et Catholique sont deux mots à peu près synonymes, comme on dit dans la vieille France (pour citer encore un axiome populaire) : “ Breton et Catholique à jamais. ” Et en effet, en ce temps-là, aux origines de notre colonie Fall-Riveraine, les vieux nôtres croyaient encore fermement au mariage, et même faisaient baptiser de temps en temps, “ selon l’antique usage. ”

J’ai donc voulu, avant d’écrire cet article, consulter les cahiers ou “ records ” de l’église Saint-Mary, et, grâce à l’obligeance de M. l’abbé Mounier qui m’ouvrit le coffrefort de la sacristie, et m’alluma même un bec de gaz, je passai là, à feuilleter ces vénérables documents, des heures tout à fait délicieuses. Je pouvais maintenant interroger des témoins du passé, d’un passé assez lointain, puisque le *Baptismal Record* consigne son premier acte au 15 juillet 1860 ; des témoins irrécusables aussi, puisqu’ils agissent comme officiers de l’état et signent leurs écrits.

Seulement, oserais-je le dire ? et en tout cas, ce sera sans malice, il faudrait être un Champollion-Figeac, ou un Père Scheil, pour déchiffrer certains noms de nos grands-pères ou grand'-mères, tellement on les a maltraités, les malheureux ! Il est vrai que les prêtres français qui ont de fois à autre desservi Saint-Mary, ont pris amplement leur revanche sur les noms anglais.

Quoi qu'il en soit, et toute information prise "à la source," comme je viens de dire, il me paraît que l'immigration canadienne à Fall-River a commencé peu après la fin de la Guerre de Sécession, c'est-à-dire, vers 1867 ; je veux parler d'une immigration en quelque nombre historiquement appréciable. Avant cette date, les noms français apparaissent très rarement dans les registres, et quelques-uns sont douteux, comme, par exemple, celui de Mary I. Goslin (peut-être Gosselin), baptisée le 7 mai 1862. Cette même année, au 30 avril, la mère d'un enfant du nom d'Edmond Gang. . (?) s'appelle Elize Levalee (Lavallée.) En 1863, on rencontre un Thomas de Courcy, et en 1864, deux Dubois, Agathe et Albert. L'année 1865 ne donne rien, mais je compte six baptêmes en 1866 (Guy, Martin, Desrosiers, Paul, etc.), treize en 1867 (Letendre, Bergeron, Bédard, Vaillant, Caforest, Mercier, Blette, Lacasse, Laliberté, Lafayette, etc.); un nombre assez considérable en 1868, et le chiffre s'élève très notablement en 1869. C'est d'ailleurs, comme on sait, l'année où fut fondée notre paroisse Sainte-Anne.

Dernièrement, pour une Histoire de Fall-River qui doit paraître prochainement en anglais, j'ai dit les causes de l'immigration canadienne aux États-Unis. A ceux qui liront le présent article, c'est-à-dire à des gens de Québec comme moi, ou d'en bas de Rimouski comme d'autres, ai-je besoin de répéter ce qu'ils savent si bien ? "Mère-Patrie" est un doux mot, et ce qui est mieux, une douce chose, mais ce qu'on dit de la France, qu'elle est la patrie de tout le monde, et que tout homme en a deux, la sienne et puis elle, on peut bien le dire un peu aussi des États-Unis d'Amérique. "Mère-Patrie !" cela parle de maternité en effet, et que les chauvins me pardonnent, de deux patries, laquelle sera plus mère, de celle qui a donné la vie, ou de celle qui donne le vivre ? *Primo vivere*, dit un cinquième,

un quarantième adage : “ D’abord vivre”. On ne dit pas : “ D’abord la vie”—évidemment, vous me direz, ça se suppose, et c’est du La Palisse. Qu’importe? On ne peut trop en dire.

Ceci est pour rappeler, moins amphibologiquement maintenant, que nos compatriotes d’antan sont venus chercher ici le vivre, le vivre au sens large et même gracieux du mot, et d’aucuns pourraient ajouter que “ ma foi ! ils n’ont pas mal réussi!” Le livre de Monsieur Hugo Dubuque sur les Canadiens-français de Fall-River, un livre fort bien fait, soit dit en passant, signale des noms que j’aurais plaisir à citer après lui, des noms de messieurs très connus aujourd’hui dans la ville, et qui se sont fait ici un *vivre* tout à fait comme il faut. A eux et à tant d’autres auxquels je ne puis que penser une minute en ce travail, je demande qu’ils remercient de grand cœur leur seconde mère ou seconde patrie, et qu’ils soient ou qu’ils deviennent de féaux américains, comme ils restent toujours, dans l’âme, de féaux canadiens-français. Et pourquoi donc pas ? et si on a deux mains, ne peut-on pas tenir ensemble le drapeau à étoiles et le drapeau à fleurs de lis ? Cela se ressemble. Encore une fois, pardon au chauvinisme et à tout le patriotage qu’il nous débite ! *Verba et voces*, quarante-septième axiome, et le dernier, si je puis.

Et on m’avait demandé d’être court et je l’avais presque promis !

Je ne veux pas quitter le *Baptismal Record* de Saint-Mary sans signaler quelques signatures que j’y trouve, des signatures de prêtres français qui ont été les missionnaires, les vrais pères de nos pères, en ces temps reculés. Le premier s’appelait Ant. Derbuel, et son nom m’apparaît pour la première fois en septembre 1868. Un peu plus tard, il ose signer “ Assist. Priest,” et je le félicite en passant de ses aptitudes pour l’anglais. Plus sérieusement, je le remercie des services qu’il dut rendre aux nôtres, ne fût-ce qu’en les comprenant du premier coup, et j’ajouterais “ de toute façon.”

Le second s’appelait Olivier Verdier, et il ne devait pas être chauvin non plus, lui, puisqu’il signait Olivier Verdier, et pourquoi pas Olivier Green.. (n’importe quoi)?

Plus sérieusement encore ici, je tiens compte à l’abbé

Verdier des mois de dévouement qu'il consacra à nos compatriotes en 1869, d'autant qu'ils furent les derniers de sa vie. Il mourut en effet en cette même année 1869, et j'imagine qu'il emporta dans l'au-delà notre souvenir, comme nos anciens d'aujourd'hui gardent encore le sien.

Un troisième nom est celui du Rév. M. F. Le Breton, qui signe un acte de baptême le 22 octobre 1869, tandis que déjà, au 2 août de cette année, apparaît celui du vénéré prêtre qui sera tout à l'heure le premier curé officiel de Sainte-Anne, comme il en est déjà, à bien des points, le fondateur. C'est nommer le Père de Montaubricq.

Comme "l'histoire se répète," et que c'est d'ailleurs ce qu'elle a de mieux à faire quand, au moins, elle a essayé de dire vrai, j'ai envie de citer ici quelques passages d'un article qui a été naguère écrit pour une revue de France. (Eh bien oui, on s'occupe de nous jusqu'en France.) Ce faisant, je pense ne voler aucune propriété littéraire, et je puis même me dispenser des guillemets :

La population canadienne-française de Fall-River, aujourd'hui de 35,000 âmes, d'autres disent de 40,000, était d'environ 3,000 en 1869. Cette même année, l'abbé Paul-Romain-Louis-Adrien de Montaubricq, Chanoine Honoraire de Bordeaux, arrivait en notre ville, et il n'eut pas de peine à grouper vite autour de lui tous les Catholiques de langue française qui s'y trouvaient disséminés.

Il les desservit d'abord à Sainte-Marie, où ils avaient une messe pour eux tous les dimanches, avec sermon "en français." A propos, je ne puis pas oublier un mot charmant d'une de nos vieilles paroissiennes ; "Tout allait bien avec nos hôtes, dit-elle ; seulement nous n'avions pas assez de temps pour notre messe, et notre curé n'avait pas la consolation de faire de longs sermons" (textuel).

Fût-ce par envie des "longs sermons" ou plutôt parce qu'il ne voulait pas abuser de l'hospitalité qu'on lui offrait déjà depuis quelques mois ? En tout cas, dès 1870, nous voyons que l'abbé, à force de bazars, avait amassé assez de menue monnaie pour se bâtir une chapelle et presque se loger chez lui.

Hélas ! elle a disparu, cette chapelle toute première, avant que la nuée des photographes-amateurs — d'autres disent, instantaneurs — ait plu sur le monde. J'ai le culte des vieilles choses, et je regrette de n'avoir plus, pour me

consoler, qu'un reste de fondations devenues maintenant un humble mur de soutènement. Mais je ne passe jamais là près sans me refaire, telle qu'elle devait être, la chapelle primitive, modeste et douce, pleine d'avenir aussi, et de fait je salue toujours en elle l'église-mère des Canadiens-français de Fall-River.

L'église-mère. — Les Canadiens, ai-je dit, étaient disséminés dans la ville. La Providence leur avait envoyé un prêtre parlant leur langue, et ils avait bâti une église. Mais un prêtre et une église ne suffisaient pas. Où s'élèvent aujourd'hui la somptueuse église de Notre-Dame de Lourdes, il existait un groupe de *Frenchies*, comme on nous appelle quelquefois aux Etats-Unis. Au *Frenchy* il faut un prêtre de sa langue. Bon enfant et bon compagnon en toute chose, il n'entend pas badinage en matière de religion et les Canadiens de l'endroit (Flint Village) l'ont bien prouvé à certaine époque demeurée célèbre en ce pays. Bref, en 1874, une seconde église canadienne se fondait, modeste elle aussi comme la première, mais qui, devant loger maintenant 11,000 âmes, a bien la prétention de ressembler à sa mère, Madame Sainte-Anne. Tant mieux ! Rien ne vaut comme les nobles ambitions et la libre concurrence. J'ai entendu le Père Didon parler là-dessus.

Douze ou treize ans se passent. Sainte-Anne, déjà mère d'une paroisse se fractionne encore au profit d'autres *Frenchies* qui habitent l'extrémité nord de la ville, et Saint Mathieu de Bowenville est fondé. Deux ans après, c'est Saint-Dominique, au sud-ouest, maintenant la paroisse du Saint-Sacrement ; en 1898, c'est Saint-Jean-Baptiste de Maplewood, au sud-est, et enfin en 1899, Saint-Roch, "la Benjamine." Ne riez pas, c'est *ex cathedra*, que Saint-Roch a été mis un jour au féminin.

Il reste à Sainte-Anne à peu près 12,000 âmes, et un territoire encore assez étendu pour inspirer des convoitises. Il n'est pas impossible en effet que de nouveaux morcellements réjouissent tout à l'heure un ou deux vicaires grisonnants. Sainte-Anne semble ne rien perdre à tout donner.

Et donc, en trente-cinq ans, la population canadienne française de Fall-River s'est augmentée au point de se constituer petit à petit en six grandes paroisses. Et de même qu'il ne s'agit pas ici de paroisses purement nominales, comme on en voit, hélas ! en certains pays d'Europe,

de même nos *Frenchies* ont voulu joindre aux vertus du catholique les vertus du citoyen. Pour employer l'expression, je ne dis pas "vulgaire," mais "courante," ils se sont "remués." Au dire de quelques-uns, mauvaises têtes et cœurs étroits, un catholique ne serait qu'un calotin, un rat d'église, un rongeur de balustres, que sais-je ? même un jésuite ! D'abord, je ne vois pas grand mal à tout cela, mais puisqu'on demande chez lui quelque autre chose, je constate avec plaisir qu'il peut être en même temps "quelque autre chose," quand seulement il y pense ou le veut. Ce qui m'a le plus charmé en effet dans l'ouvrage de Monsieur l'avocat Dubuque—peut-être par un effet d'antithèse, mais peu importe—c'est précisément le côté civil de notre histoire à Fall-River. Nous nous sommes "remués" disais je, et vous n'aurez qu'à suivre Monsieur Dubuque pour vous en convaincre. Pour vous "remuer," vous organiser en corps social plus ou moins puissant, exercer plus efficacement votre rôle de citoyen, "l'Union c'est la force" (cinquante-cinquième axiome), et voici des sociétés qui se fondent par douzaines : Société Saint-Jean-Baptiste (1869), Société des commis-marchands (1873), Cercle Montcalm (1877), Société des Jeunes Gens de la Flint (1878), Club Fréchette (1881), Club Salaberry et Club de Naturalisation (1882), Ligue des Patriotes (1885), Club National, Union Canadienne de Bowenville, autre Club de Naturalisation (1886), Garde Napoléon, Garde Impériale, Club Franco-Américain (1887), et si vous souffrez que les dames s'en mêlent, vous aurez même le Cercle Sévigné, un joli groupe "dramatique et littéraire," qui vécut, il est vrai, que ce que vivent les roses, mais ce n'est déjà pas si mal que d'être rose, ne fût-ce que pour "l'espace d'un matin."

Pour vous "remuer" encore davantage, voulez-vous l'autre électrode du mouvement, je veux dire le "Journal," ce que mon ami X. appelle toujours le "Propre Organe ?" Nous en avons eu, ici à Fall-River, combien ? et en vertu de cette succession rapide d'impressions diverses qui fait le fond de notre nature, je deviens presque tendre et presque triste, de froid historien que j'étais jusqu'ici. Ils n'ont pas pu tenir à la dure besogne, plusieurs des nôtres qui sont entrés dans cette marâtre carrière du journalisme, ils ont "peiné et veillé."

"Et... vu bien souvent qu'on riait de leur peine,"

mais au moins ils ont travaillé, fait quelque chose, et si je suis triste comme un homme du monde parce qu'ils n'ont pas fait fortune, je deviens tendre (pardon !) comme un homme d'église en songeant à leurs nobles ambitions, leur dévouement, leur courage chrétien, et c'est pourquoi je salue "con amore" l'*Echo du Canada* (1873), l'*Ouvrier Canadien* (1875), le *Protecteur Canadien* (1876), le *Citoyen* (1886), sans oublier le *Charivari* (1874), le *Bulletin du Dimanche* (1885) et moins que tous les autres, le *Castor*, journal fondé en 1882 par M. Henri Boisseau, et qui est devenu en 1885 l'*Indépendant*, avec M. P. N. Vaillant et Remi Tremblay comme rédacteurs, en attendant notre M. de Tonnancourt d'aujourd'hui.

Je reviens à la question religieuse, puisque d'ailleurs notre cérémonie du 4 juillet m'y rappellent, et je cite encore sans guillemets la revue de France dont je parlais tout à l'heure :

Tout ce qu'un catholique français demande ici aux Etats-Unis, c'est un prêtre de sa nationalité, avec une église qu'il peut appeler "son église," et où il n'est pas reçu, comme il dit, "par charité".

Donnez-lui ce bon prêtre, et cette sienne église, il viendra au prêtre et à l'église le cœur content et la main pleine pour vous aider à bâtir ou à payer vos dettes. Le prêtre et l'église, c'est la patrie absente, le coin de pays cher au cœur, le vieux clocher du village où "Monsieur le Curé" jadis en certains jours, faisait sonner les trois cloches ; l'église et le prêtre, c'est tout le passé et le lointain qui redeviennent le présent et le tout proche, avec la maison paternelle et le père toujours là pour sourire, consoler et bénir. De fait, par un vol qu'on fait ici aux irlandais, le seul d'ailleurs, Dieu merci, tout prêtre est un *Father*, un père !

Et j'ai dit "la main pleine," et il me semble que je reste en deça de la vérité, puisque j'ai déjà parlé de six paroisses fondées ici à Fall-River depuis trente-cinq ans. Qu'est-ce que coûte une paroisse avec église, presbytère, écoles, orphelinat, etc., et l'achat préalable des terrains ? Je me demande ce qu'a pu coûter la nôtre en particulier, telle qu'elle est aujourd'hui, en attendant ce qu'elle sera demain ?

En tout cas, au commencement, nous avions une cha-

pelle, mais même après les divisions de la paroisse, elle était devenue trop petite. On la rebâtit, mais un peu plus tard on la trouva encore trop étroite, et, comble des combles ! peu convenablement située.

Je me rappelle sainte Thérèse, qui voulait pour ses couvents un beau site, rien que cela, mais au moins cela.



LE RÉVÉREND PÈRE SAUVAL

Les pères dominicains qui venaient de prendre possession de la paroisse (20 novembre 1887) avaient aussi cette ambition. Un coin superbe sur la South Main, en face du parc, tentait le Père Sauval, mais le prix en serait exorbitant et que dirait la population ?

Je viens de nommer le Père Sauval, et le meilleur éloge que je puisse faire de lui après tant d'autres qui ont

honoré sa chère mémoire, c'est qu'il n'a pas douté de ses paroissiens, et il semble qu'il ait légué cette imperturbable confiance à son successeur, le Père Grolleau. A tout prix, il voulait acheter ce terrain et "mettre la lumière sur le boisseau." Il l'acheta, et son monde paya.

Qu'avait-il rêvé de voir surgir sur ce terrain idéal, sinon une église idéale aussi ?

Enfin, je touche à l'œuvre capitale du Père Sauval et de notre curé actuel, le Père Grolleau, et j'ai envie de dire tout d'abord comme tel étranger qui s'arrêtait, l'autre jour, devant notre église, et qui s'écriait, avec un grand geste : "Oh ! cela, c'est pour la vie !" Oui, je pense bien, c'est pour la vie, la nôtre, la vôtre, celle de plusieurs générations ! Regardez ce colosse, un autre dirait, ce "dogme de pierre," et dites-vous que tout cela, c'est en effet granit ou marbre à grain serré ; mesurez les assises du soubassement et les blocs des contreforts ; venez au dedans, et voyez les dimensions des piliers ; voyez aussi comme tout se tient, se contrebalance, se prête mutuel secours, pour ne parler que de la solidité, et vous avouerez que notre église est en effet pour les siècles. Son architecte, Monsieur Napoléon Bourassa, peut dormir en paix.

Le contrat signé par le Père Sauval pour le seul soubassement était de \$75,000.00. Celui que le T. R. Père Grolleau a signé en 1902 pour l'église supérieure ou l'achèvement de l'édifice, s'élevait à \$225,000.00, et il ne s'agit ici que de la construction même, abstraction faite de tout le mobilier, des autels, des orgues, des bancs, des statues, des vitraux, des tableaux, même du chauffage et de l'éclairage, deux quantités non négligeables. Ajoutez que tout à l'heure il faudra dégager l'église, lui faire un parvis convenable, l'entourer d'allées granolithiques et de parterres, et d'ombrages et d'autres "douceurs" pour les pèlerins ; ajoutez que peut-être les Pères ne pourront pas payer absolument tout seuls leur nouveau presbytère ; que, enfin, il n'est rien au monde dont on puisse dire : "C'est fini", et dès lors considérant le passé et l'avenir tout ensemble, vous verrez apparaître dans sa majesté et son dévouement inlassable la charité des paroissiens de Sainte-Anne. J'emploie à dessein ce mot de charité parce qu'il ne peut en exister de plus beau sur terre comme au ciel, depuis que Dieu lui-même s'est appelé *Charitas* !

Tel est en effet le facteur tout-puissant qui a élevé la superbe église, je dirais la basilique de Sainte-Anne de Fall-River, sans parler pour le moment des œuvres qu'elle a vues grandir autour d'elle. Un mot que j'ai déjà cité dans d'autres articles, me revient toujours en mémoire : "Ce qui tue les œuvres catholiques, disait le Père Faber, parlant surtout pour l'Angleterre, ce n'est pas le manque d'argent, c'est le manque de sympathie." Or à Sainte-Anne de Fall-River, un homme s'est rencontré qui a conquis dès les premiers jours toutes les sympathies, la sympathie universelle. Je dis *toutes*, car vous savez de qui je parle, et vous savez aussi que pour lui, le "bon père Sauval," pas un cœur n'a pu rester fermé. C'est trop peu dire, il vit encore dans le cœur de tous ses anciens paroissiens. Il faut écouter ceux ou celles qui l'ont connu intimement, et tous l'ont connu intimement, puisqu'il était si bien le même pour tout le monde ; il faut lire le récit de ses funérailles, où 25,000 personnes se pressaient pour le voir encore une fois dans son cercueil découvert ; il faudrait pouvoir compter les larmes qui ont coulé depuis quatre ans à son seul nom ou son seul souvenir ; compter aussi les messes que les fidèles ont fait dire pour lui, et, comme ils disent, "en son honneur," tellement ils le considèrent comme un saint du ciel, depuis l'heure qui a marqué sa bienheureuse mort ; il faudrait voir ces mêmes fidèles, souvent des hommes et des jeunes gens, venir s'agenouiller devant son tombeau, et y suspendre des *ex-votos*, des prières et des fleurs, tout comme on ferait en effet à l'autel d'un saint ; il faut enfin, et il suffit d'évoquer sa mémoire, soit en public, soit dans l'intimité, pour mesurer l'estime, la vénération, l'amour même qui entoure encore aujourd'hui la mémoire de ce vrai Homme de Dieu !

Bon Père Sauval, c'est bien peu, mais je vous devais au moins cet humble hommage à vous qui avez guidé mes pas dans les montagnes de Corse, je voulais plutôt dire dans les premiers escarpements de la vie religieuse dominicaine. Dormez votre doux sommeil, là tout près de nous, et quand nous vous aurons quitté pour l'église supérieure et la plus grande splendeur du culte, faites que quelques-uns d'entre nous, autant plutôt que vous pourrez en admettre, viennent se loger à côté de vous !

R. P. P. V. CHARLAND, O. P.

Le Premier Colon Canadien = Louis Hébert

VI.—MORT DE LOUIS HÉBERT



LA V. MARIE DE L'INCARNATION

Dix ans s'étaient écoulés depuis que Louis Hébert était arrivé au pays. Il avait agrandi les défrichements qu'il avait commencés sur son domaine. Le roi de France, voulant récompenser son zèle lui avait concédé, en fief noble, les terrains de la haute ville de Québec, où se trouvent aujourd'hui l'Université Laval, le Séminaire, et la Basilique. Le duc de Ventadour, en 1626, augmenta ces concessions, en accordant à Louis Hébert un fief d'une

lieue de terre de front sur quatre de profondeur. Sur ces différents terrains Louis Hébert récoltait, en 1627, plus de grains qu'il ne lui en fallait pour le nourrir avec sa famille composée alors de Marie Rollet, sa femme, de deux enfants et de Guillaume Couillard, son gendre.

Louis Hébert avait eu la douleur de voir mourir, en peu de temps, sa fille aînée, Anne, et son gendre Étienne Jouquest.

Sa fille, Marie-Guillemette, s'était mariée, le 26 avril 1621, à un jeune charpentier arrivé dans la colonie, en 1613 ; il s'appelait Guillaume Couillard. Ce jeune homme laborieux, qui s'était acquis l'estime de M. de Champlain, seconda vaillamment son beau-père, dont il partageait les nobles desseins. Dieu le récompensa par une grande et belle prospérité. Déjà en 1627, les membres de cette heureuse famille commençaient à jouir du fruit de leurs longs et pénibles travaux, lorsque la mort vint les frapper

·dans la personne de Louis Hébert qui fut enlevé en quelques jours. Cet évènement malheureux jeta le deuil parmi les habitants de Québec.

Voici d'après le Père Sagard, le récit de la mort édifiante de ce pionnier vraiment chrétien :

“ La mort du Sieur Hébert fut une affliction pour tous, non seulement pour les français, mais aussi pour les sauvages, car ils perdaient en lui un vrai père nourricier, un bon ami, et un homme aussi zélé pour leurs conversions, comme il l'a toujours témoigné par ses actions, jusqu'à sa mort, qui fut comme sa vie, laquelle avait pieusement correspondu à celle d'un vrai chrétien sans fard ni artifice. Je ne peux être blâmé de dire le bien là où il est, et de déclarer la vertu de ce bonhomme, pour servir d'exemple à ceux qui viendront après lui, puisqu'elle a éclaté devant tous, et a été en bonne odeur à tous. Si je n'en dis pas autant des vivants, c'est que personne ne peut être appelé saint qu'après la mort ni jugé comme méchant qu'après le trépas, parceque l'on peut jusqu'à la dernière heure toujours déchoir de sa perfection, ou sortir du vice pour la vertu. Dieu voulant retirer ce saint personnage et le récompenser des travaux qu'il avait souffert pour Jésus-Christ, lui envoya une maladie dont il mourut. Mais avant de mourir, il reçut, avec une piété touchante, les sacrements de la Sainte Eglise, du Père Joseph le Caron, et disposa de ses affaires au grand contentement de tous les siens.

“ Après quoi il fit approcher de son lit sa femme et ses enfants, auxquels il fit une courte exhortation sur la vanité de cette vie, sur les trésors du ciel, et sur le mérite que l'on acquiert devant Dieu, en travaillant pour le salut du prochain. Je meurs content, leur disait-il, puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de me faire la grâce de voir mourir avant moi des sauvages convertis. J'ai passé les mers pour les venir secourir, plutôt que pour aucun intérêt particulier, et je mourrais volontiers pour leurs conversions, si tel était le bon plaisir de Dieu. Je vous supplie de les aimer comme je les ai aimés, et de les assister selon votre pouvoir. Dieu vous en saura gré et vous en récompensera en Paradis. Ce sont des créatures raisonnables comme nous, et elles peuvent aimer un même Dieu que nous, si elles en avaient la connaissance, à laquelle je vous supplie de les aider par

vos exemples et vos prières. Je vous exhorte aussi à la paix, et à l'amour maternel et filial, que vous vous devez respectueusement les uns les autres, car en cela vous accomplirez la loi de Dieu fondée sur la charité. Cette vie est de courte durée, et celle à venir est pour l'éternité. Je suis près d'aller devant Dieu, qui est mon juge, auquel je dois rendre compte de toute ma vie passée, priez-le pour moi, afin que je puisse trouver grâce devant sa face, et que je sois un jour du nombre de ses élus. Puis, levant la main il leur donna à tous sa bénédiction, et rendit son âme entre les bras de son Créateur, le 25 janvier 1627, jour de la conversion de St-Paul" (1).

Cette suprême bénédiction du patriarche de la colonie fut ratifiée du haut du ciel, et attira sur ses nombreux descendants, des flots de grâces. En effet, cette bénédiction a attiré sur la tête de ses enfants des grâces précieuses, car, dit l'abbé Lindsay, "ils sont innombrables les héros, les vierges, les martyrs, les pontifes qui, issus de ce vertueux colon, ont illustré et illustrent encore l'Eglise et la Patrie. Louis Hébert, en effet, compte parmi ses descendants, outre les familles Couillard et Fournier, les familles Jolliet, de Lévy, Deschambault, Ramesay, Tasche-reau, Bégin, Taché, Boucher... en un mot tout ce que la Nouvelle-France compte de plus illustre par la dignité, la vaillance, la vertu" (2).

"La mort de Louis Hébert, dit l'abbé Ferland, fut une grande perte pour la colonie, car ce fut lui qui après Champlain, avait pris la plus grande part à l'établissement de Québec, et à l'avancement de la Nouvelle-France. "Ça été, dit Champlain, le premier chef de famille résidant au pays qui vivait de ce qu'il cultivait." Tandis que les autres habitants perdaient leur temps à faire la traite avec les sauvages, Louis Hébert avait compris que le plus solide fondement de la prospérité d'un pays nouveau, est l'agriculture qui attache le colon au sol, en lui fournissant les premiers besoins de la vie et le rendant ainsi indépendant de secours étrangers. Il avait défriché et cultivé avec intel-

(1) Sagard. Histoire du Canada.

(2) La Nouvelle-France, pages 251-252, numéro de mai 1902.

ligence une portion de sa terre ; et déjà, à sa mort, ses champs fournissaient largement à la subsistance de sa famille. Des hommes, tels que Louis Hébert et son gendre Guillaume Couillard, sont des bienfaiteurs pour un pays nouveau, dont ils développent les sources de richesse par leur bon sens et leur travail sagement dirigé vers la culture de la terre. Voilà ce que ne pouvaient point comprendre les différentes compagnies qui se succédaient dans l'exploitation des ressources du Canada ; elles avaient hâte de s'enrichir et s'occupaient peu de l'avenir du pays" (1).

" Louis Hébert fut enterré solennellement dans le cimetière des Recollets, au pied de la grande croix, comme il l'avait demandé lui-même, deux ou trois jours auparavant, comme si Dieu lui avait donné quelques pressentiments de sa mort prochaine" (2).

" En 1670, cet endroit du cimetière ayant été renversé, on trouva ses ossements enfermés dans un cercueil de cèdre. Le Père Valentin LeRoux, alors supérieur des Recollets, le fit tirer de cet endroit, et le transporta solennellement dans la cave de la chapelle qu'il y avait fait bâtir. Et le corps de celui qui avait été la tige des premiers habitants est le premier dont les ossements reposent dans cette cave avec ceux du frère Pacifique DuPlessis. Madame Couillard, fille de Louis Hébert, et veuve de Guillaume Couillard, voulut être présente à cette translation, et s'y fit transporter.

En terminant cette courte esquisse biographique nous ne pouvons nous empêcher de citer ici les lignes que le Père Leclerc consacrait à la mémoire de Louis Hébert :

" On peut l'appeler l'Abraham de la Colonie, le Père des vivants et des croyants, puisque sa postérité a été si nombreuse qu'elle a produit quantité d'officiers de robe et d'épée, des marchands habiles pour le négoce, de très dignes ecclésiastiques, enfin un grand nombre de bons chrétiens, dont plusieurs eurent à souffrir, ou furent tués par les sauvages pour les intérêts de la colonie."

La veuve de Louis Hébert épousa, quelques années,

(1) L'abbé Ferland. Histoire du Canada I vol. page 220.

(2) Sagar. Histoire du Canada.

plus tard, Guillaume Hubon, colon venu de Normandie.

Cette femme vaillante montra pour les sauvages de Québec une charité vraiment digne d'admiration. Elle inaugura dans sa maison l'œuvre que les Mères Ursulines devaient entreprendre plus tard : l'éducation des enfants sauvages. Que de choses nous aurions à dire si nous pouvions citer quelques passages des "Relations," mais nous devons nous arrêter ici. Madame Hébert mourut à Québec, où elle fut inhumée le 27 mai 1649.

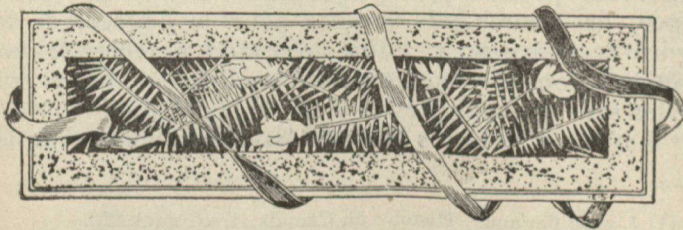
* *
—

Ces pages que nous avons consacrées à la mémoire du premier colon, suffisent pour nous montrer combien le Canada tout entier lui doit de reconnaissance. "En effet," dit l'abbé Ferland, c'est lui, qui après Champlain, a travaillé le plus à l'établissement de Québec et à l'avancement de la Nouvelle-France."

Aussi, la ville de Québec qui, le 3 juillet 1908, célébrera le troisième centenaire de sa fondation, n'oubliera pas d'unir dans ces jours de fête, au nom immortel de M. de Champlain, celui du vaillant Louis Hébert qui a dépensé sa vie pour le salut et l'avancement de notre patrie.

A. C. DE LISBOIS.

— o —



Chronique Dominicaine

SOMMAIRE.—Une ordination à Ottawa ; —Le Rosaire dans nos missions d'Orient ; —Mgr Emard chez les Dominicains ; —Départ de Missionnaires ; —Un panégyrique de St-Thomas d'Aquin ; —Lettre de Mgr Fuzet au R. P. Monsabré ; —Un discours célèbre ; —Les Martyrs d'Irlande ; —Le calice du Jubilé ; — Les Bses Carmélites de Compiègne.

Une Ordination à Ottawa.—Les belles et touchantes fêtes de l'Ordination sacerdotale, auxquelles nous avons le bonheur d'assister tous les ans, dans notre couvent d'étude, coïncident cette année avec la solennité de la très sainte Trinité. Le R. P. Dominique Augustin Turcotte, recevait hier l'onction sainte des mains de Sa Grandeur Mgr Thomas Duhamel, dans la cathédrale d'Ottawa, et célébra sa première messe, ce matin, dans notre église conventuelle.

A l'offertoire, les voix fortes et énergiques de notre chœur paroissial semblèrent donner un nouvel accent de foi et de gratitude au chant d'allégresse dont le psalmiste saluait à l'avance le Prêtre par excellence. *Tu es sacerdos in æternum.*

Prêtre pour l'éternité, quelle dignité ! quelle grandeur ! Nous ne saurons qu'au Ciel de quel amour privilégié Jésus aime ses prêtres, mais au jour béni de la première messe, à l'heure solennelle, où le jeune lévite penché sur le Calice de vie, qu'il vient de consacrer, répand son âme en action de grâces, et en effusions d'amour et de reconnaissance le Divin Maître semble en laisser percer la mystérieuse intensité à l'Institution du sacerdoce, au banquet Eucharistique. Il découvrait les secrètes pensées de son cœur, au disciple bien aimé, qui reposait familièrement la tête sur sa poitrine.

* * *

Le Rosaire dans nos missions d'Orient.—La dévotion au Rosaire, écrit le T. R. P. Galland, Supérieur de notre mission de Mossoul, a fait, en ces dernières années, des progrès considérables dans les campagnes, où les jeunes prêtres, élèves du séminaire syro-chaldéen, et les sœurs tertiaires la font connaître et pratiquer.

Dans plusieurs localités, toute la paroisse se rend à

l'église, le dimanche, sur l'heure du midi, pour la psalmodie solennelle des prières du Rosaire. Cet exercice est aussi fréquenté que la messe et les vêpres du dimanche. En semaine, pendant l'été, c'est sur les terrasses de leurs maisons que les fidèles se réunissent pour la récitation du chapelet. Groupés ensemble par familles, dans leur campement aérien, après les rudes travaux de la campagne, ces braves travailleurs terminent leur journée par la louange de Marie. D'une terrasse à l'autre, d'un quartier à l'autre, les *Ave Maria* se répondent et s'entrecroisent dans une mélodie touchante, et se prolongent souvent bien avant dans le silence de la nuit, berçant le sommeil des petits enfants et des voyageurs fatigués, qui ne peuvent prendre qu'une part restreinte à ces pieux concerts nocturnes.

On voit parfois aussi, dans les villages mixtes, les hérétiques se réunir aux catholiques pour la récitation du Rosaire. Ce spectacle est nouveau et rare ; nous l'avons vu cependant assez souvent en ces dernières années, depuis surtout que la Très Sainte Vierge s'est plu à manifester sa puissance de protection envers les villages où le culte de son Rosaire est en honneur.

Le fait s'est produit et répété plusieurs fois depuis dix ans, dans les malheurs publics qui ont frappé les populations chrétiennes de la Mésopotamie et du Kurdistan, pendant les massacres arméniens, et, tout récemment, auteur de Mossoul, pendant la dernière épidémie de choléra. Tous nos villages catholiques ont été, dans cette circonstance, admirables de confiance envers la Sainte Vierge. Nuit et jour le Rosaire était récité publiquement et sans interruption dans l'église ; et Marie a répondu avec amour à la prière de ses enfants, en les protégeant d'une manière inespérée au milieu du fléau qui les entourait de tous côtés et qui ne les a atteints que d'une manière insignifiante.

* * *

Monseigneur Emard chez les Dominicains.—Mgr Emard, évêque de Valleyfield, venant de Rome, a bien voulu se détourner de sa route, et venir jusqu'à Saint-Sébastien (Espagne), apporter ses encouragements et ses bénédictions aux maîtres et aux élèves du collège Captier,

dirigé par les Dominicains du Tiers-Ordre Enseignant, fondé par le Père Lacordaire.

Réunis dans la salle des fêtes, les élèves ont écouté religieusement une éloquente allocution dans laquelle Mgr Emard a démontré, avec ce charme de notre belle langue française que le Canada a si fidèlement conservée, comment, dans la vie quotidienne d'une école catholique, tout contribue avec harmonie, à l'éducation des jeunes gens. La discipline forme la volonté, en même temps qu'elle assouplit et élève le caractère ; le dévouement incessant des maîtres exerce une puissante action sur les cœurs ; l'étude des lettres, des sciences et des arts développe l'intelligence et l'ennoblit ; la pratique de la religion oriente l'âme vers son but suprême, vers Dieu. Il n'est pas jusqu'aux pen-sums et aux congés, qui ne contribuent à la formation de l'homme et du chrétien. "*Soyez donc des savants, mais soyez surtout des saints et : Vive la France*" ! a dit en terminant l'éloquent prélat.

Prononcées avec un accent tout évangélique, un esprit délicat, ces paroles ont été comprises et chaleureusement applaudies.

* *
*

Départ de Missionnaires.—Trois jeunes religieux de la province de France, les RR. PP. Xavier Wittner, Gonzalve Guillemain et Vincent Hermel, ont quitté le couvent du Saulchoir le 20 avril, désignés pour la mission dominicaine de Mossoul.

La veille, avait eu lieu la cérémonie traditionnelle des adieux. Après les Complies, chantées comme chaque soir, les partants se prosternèrent pour recevoir du T. R. P. Prieur la bénédiction des *itinérants*. Le Père chantre entonna ensuite le *Benedictus*, pendant que chaque religieux baisait les pieds des trois missionnaires, debout sur les degrés de l'autel.

Après chaque verset du *Benedictus*, la communauté reprenait en chœur ces belles paroles, empruntées par saint Paul au prophète Isaïe : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !—Qu'ils sont beaux, les pieds de ces apôtres de la paix et du bien !*

La bénédiction du Très Saint Sacrement fut donnée par le R. P. Wittner, assisté de ses deux compagnons.

Pendant qu'ils revêtaient les ornements sacrés, on entonna le *chant du départ*, des missions étrangères, qui s'imposait aussi dans la circonstance, et dont les frères novices chantaient en chœur le refrain :

*Partez, amis, adieu pour cette vie,
Portez au loin le nom de notre Dieu.
Nous nous retrouverons un jour dans la Patrie,
Adieu, frères, adieu !*

Était-ce vraiment pour tous un *adieu pour cette vie* ? Et parmi ceux qui chantaient, ne s'en trouvait-il pas pour envier le sort des trois heureux, et pour rêver d'un autre départ... ? Avec de tels exemples, il y aura encore des frères de saint Hyacinthe et du Père Besson, qui aimeront assez leur Ordre pour voler joyeusement au premier appel, aux postes d'obscur dévouement.

* * *

Un panégyrique de saint Thomas d'Aquin.—Sa Gr Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, a prononcé, il y a quelques semaines dans l'insigne basilique Saint-Sernin de Toulouse, un remarquable panégyrique de saint Thomas d'Aquin.

Remarquable panégyrique (et ce n'est pas là sous notre plume une banale épithète), non seulement par cette élévation du discours et cette finesse de pensées, auxquelles nous habitua l'éloquence de Mgr l'Évêque de Saint-Dié, mais encore par ce je ne sais quoi d'audacieuse actualité qui savait à la foi familiariser les fidèles avec le meilleur interprète de la scolastique, avec l'apologiste puissant, l'exégète rempli de science et de raison, le métaphysicien de génie, et rappeler aux prêtres que la solution de tous les problèmes de théologie et de morale doit être retrouvée aujourd'hui encore à la lumière des enseignements du grand docteur.

Ce qui nous frappe, dans le panégyrique épiscopal, c'est le souci qu'a pris Mgr Foucault de représenter saint Thomas, moraliste, comme étant, avant tout, l'homme du *bon sens*. "Même dans ses plus hautes spéculations métaphysiques, le bon sens est une terre ferme qu'il n'abandonna jamais." Il ne prit point pour guide le sentiment, toujours si capricieux, si souvent trompeur, il ne se laissera pas égarer par ses rêveries mystiques qui ont trouvé dans tous les siècles (dans le sien comme dans le nôtre)

des docteurs pour les répandre et des illuminés pour les accepter. Non ! Les opuscules sur le *Double précepte de la charité*, sur les *Dix commandements*, sur la *Perfection de la vie spirituelle* sont, avant tout, des œuvres de sage raison, on dirait presque de simple bon sens.

Parlant plus loin de cette merveille philosophique qu'est la *Somme* de saint Thomas, Mgr Foucault rappela qu'elle est dans l'ordre de la pensée chrétienne, ce que sont nos cathédrales gothiques dans le développement de l'art chrétien : la synthèse de l'idée chrétienne. "Elle est, ajoute Sa Grandeur, la source toujours jeune, toujours pure, toujours féconde ; le livre de chevet du théologien catholique, la base de notre enseignement doctrinal, malgré les progrès qu'à pu accomplir l'esprit humain, malgré les ressources mises à sa disposition par les sciences de la nature ou de l'histoire." Et Mgr Foucault indique en passant aux philosophes, aux sociologues d'aujourd'hui une étude très actuelle, très nécessaire, à laquelle ils n'ont guère songé peut-être, celle de "la politique de saint Thomas." Comment le grand docteur expose-t-il, avec cette méthode, cette lucidité, cette précision qui lui sont propres, les principes du gouvernement des peuples ? De quelle façon "sa politique", portée sur les hauteurs de l'idée chrétienne, conçoit-elle l'intérêt du peuple, le bonheur matériel, la prospérité temporelle des individus, des sociétés, des Etats ? Cette curieuse étude, bien digne de solliciter les loisirs d'un penseur, Mgr Foucault la propose fort opportunément à l'examen des hommes de notre temps.

* *

Une lettre de Mgr Fuzet au T. R. P. Monsabré.—

Mon Très Révérend Père,

Vous me demandez de vous bénir à l'occasion du cinquantième anniversaire de votre profession religieuse que vous célébrerez le 31 mai. Si l'assemblée des évêques ne m'éloignait de Rouen, je serais venu ce jour-là mêler de grand cœur mes prières aux vôtres et vous apporter des bénédictions toujours prêtes à descendre sur vous, mais qui vous sont particulièrement dues en cette pieuse commémoration.

Une autre province, il est vrai, vous a vu prononcer vos vœux ; cet archidiocèse toutefois a été le principal té-

moin de votre belle carrière monastique. Vous ne nous appartenez pas seulement par votre titre de chanoine d'honneur de la Métropole, qui rend fier le vénérable Chapitre. Vous êtes nôtre encore par votre long séjour au couvent du Havre, et par la profonde sympathie dont les prêtres et les fidèles vous entourent. Partout ailleurs on a pu, autant que nous, admirer le prédicateur illustre, nulle part on n'a été à même de connaître aussi bien le religieux exemplaire. Ce que les autres ont entendu raconter, nous, nous l'avons vu. Nous avons vu le moine porter toujours avec honneur son joug austère. Nous avons vu le rayonnement de ses vertus franchir le cloître, édifier et charmer ceux du dehors. Nous avons vu, avec votre attachement inflexible aux saintes règles, ce que les vieilles chroniques dominicaines appellent d'un mot intraduisible : *l'amicabilitas*, ces qualités exquises de l'esprit et du cœur qui vous font aimer de tous.

Quel demi-siècle bien rempli !

Comme vous avez bien été, souffrez que je le dise, le fils de saint Dominique, que le Pape Honorius constituait "champion de la foi !" Le même pontife donnait aux prêcheurs ce mot d'ordre : "Accomplir pleinement le devoir d'évangélistes, user avec magnanimité de la parole de Dieu, qui va plus loin que le glaive." N'est-ce pas ce que vous avez fait au XIXe siècle, en pliant votre merveilleux talent, plein de clarté et de dialectique, aux besoins de vos contemporains ? Et si vous avez excellemment réussi dans votre prédication, ne le devez-vous pas à la pratique de vos devoirs de religieux ?

La vérité se cherche dans l'effort, la continuité du travail ; elle se trouve dans le silence ; sa défense se prépare dans la paix et dans la prière. Le moine, mieux que tout autre, est placé par sa profession même dans ces conditions, si propices aux persévérants labeurs, aux méditations profondes, aux illuminations du génie et de la grâce.

Aussi, comme vous aimiez votre cellule avec ses longues heures d'étude où la science du théologien accumule ses trésors, votre chapelle avec ses beaux offices où l'âme s'emplit de pensers divins, l'obéissance et la pauvreté où l'esprit se discipline, la douceur et les mortifications de la vie commune où la volonté se transforme en se revêtant de

sainteté ! Il est donc bien juste que vous célébriez dans toute la reconnaissance de votre cœur ces cinquante ans de vie religieuse auxquels vous devez tant de bienfaits.

Pourquoi faut-il, hélas ! que de cruels événements en aient troublé le cours ! Alfred de Vigny se demandant : "Qu'est-ce que la plus belle vie ?" répondait : "Une grande pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mur." Vous prévoyiez sans doute, au jour où vous vous engagiez dans la milice des prêcheurs, que la lumière de vérité s'accroîtrait par vos services et que votre zèle contribuerait à sauver des âmes. Votre âge mûr a réalisé toutes ces espérances. Il s'y est même ajouté, ce que vous n'ambitionnez certainement pas, un éclatant rayon de gloire.

Mais si on vous eût prédit alors la dispersion de votre ordre, si on vous eût annoncé que votre carrière s'achèverait hors de vos monastères si florissants, auriez-vous pu le croire ? Quel contraste entre les premières et les dernières années de ce long espace de temps ! Est-ce le même soleil dont l'aurore se levait parmi de si radieux présages, dans la sécurité de l'ordre public, dans le respect du droit, dans la paix sociale, qui se couche maintenant, après avoir éclairé vos triomphes oratoires, dans les rigueurs de l'ostracisme, les souffrances de l'inaction forcée, et dans les ombres de l'exil. Hier l'habit dominicain, arboré comme une liberté, aujourd'hui le même habit devenu un signal de prescription ! Quels retours ! Quelles vicissitudes ! Il faudrait se désespérer si nous ne savions que nous sommes dans un monde dont la figure change sans cesse, que nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, et si nous ne nous consolions à la pensée de la patrie future.

Voilà pourquoi vous monterez à l'autel jeudi prochain pour rendre grâces à Dieu qui a rempli de ses dons votre existence. Nous le remercions avec vous, avec vous nous nous abandonnerons amoureusement à sa Providence.

Un ascète du XIIIe siècle enseignait que "un religieux ne doit, en aucune circonstance, demeurer sans cythare". Il entendait par là, j'imagine, qu'il faut dominer joyeusement les choses changeantes de la terre et, confiant dans le lendemain qui est à Dieu, chanter, dans les larmes comme dans l'allégresse, le cantique de l'éternité.

Notre espérance naît de notre foi. Aussi ne défaille-

t-elle pas. Nous ne saurions en douter : les ordres religieux reflouriront sur notre sol désolé. Les fleurs et les sacrifices des saintes âmes consacrées à Dieu ont toujours été une semence de vocations. Osons croire aux réparations de l'avenir. Le monde est en convulsion. Qui sait si ce n'est pas un perfectionnement chrétien qui s'élabore ?

Que telle soit la vision consolatrice de vos noces d'or monastiques ! Puisse le Ciel prolonger vos jours, soutenir vos forces, inspirer longtemps encore votre vaillante plume, qui continue si fructueusement votre prédication !

Je vous bénis, mon Très Révérend Père, et je mets dans cette bénédiction tous les vœux, toute l'affection de l'archevêque de Rouen, toute la vénération de son clergé, et toutes les assurances de son bien sincère dévouement.

† FRÉDÉRIC,
Archevêque de Rouen.

* *
*
*

Un discours célèbre.—Les survivants des premiers auditeurs du Père Monsabré à Notre-Dame de Paris se souviennent d'un discours célèbre qui remua au-delà de tout son immense auditoire.

C'était en 1873. La France saignait toujours du sang de l'horrible guerre. Tout à coup, le soir du Vendredi-Saint, sous les lustres clairs-obscurs de la vieille basilique, le conférencier s'arrêta devant le grand Crucifié du Calvaire, dont, semble-t-il, il devait parler. Il lui demanda pardon de ne point raconter son agonie et sa mort. Il avait ce soir-là d'autres douleurs et une autre agonie à redire. Alors, avec le ton de Jérémie pleurant sur Jérusalem, il entonna le *Miserere* de la France.

Ce fut une heure sublime dans notre histoire. Tout le monde éclata en sanglots. Le lendemain, Louis Veillot écrivait dans son *Univers* : " Je viens d'entendre un des chefs d'œuvre de la parole humaine".

Le P. Monsabré avait égalé, comme les prophètes, les lamentations aux douleurs.

Nous voilà maintenant, s'écria-t-il, avant de descendre de chaire, nous voilà comme des arbres que la tempête a ébranlés jusque dans leurs racines, tout frémissants sous les coups du vent et de l'orage. L'avenir est sombre et plein d'incertitude. Nous voudrions écarter ce spectre ;

vains efforts ! Il hante nos jours et nos nuits, il s'approche de plus en plus de notre âme épouvantée, il murmure à notre oreille : *demain !...* Qu'arrivera-t-il demain ? Et nos os sont broyés par la terreur, et notre cœur est étreint par l'angoisse ; O Dieu, ayez pitié de nous ! *Misereie !*

* * *

Les Martyrs d'Irlande.—Les événements politiques et d'autres motifs avaient empêché, jusqu'ici, les autorités ecclésiastiques irlandaises de s'occuper, autant qu'elles l'auraient voulu, des causes des martyrs irlandais. Mais la plus grande activité est maintenant déployée. Mgr Murphy, postulateur, et le R. P. Conmee, S. J., vice-postulateur, reçus en audience par le Saint-Père, le 9 février dernier, ont annoncé que, grâce au soin avec lequel sont conduites les recherches, la commission présidée par l'archevêque de Dublin, a déjà recueilli des témoignages concluants pour cent soixante-dix de ces héroïques serviteurs de Dieu. L'Ordre de Saint-Dominique doit vivement s'en réjouir, car un grand nombre de ces martyrs lui appartiennent.

* * *

Le Calice du Jubilé.—Parmi les dons offerts au Rme Père Cormier lors de son jubilé se trouvait un remarquable calice qui devait servir aux messes jubilaires. Il avait été offert par la province d'Occitanie, et exécuté par M. Armand Caillat, l'orfèvre bien connu de Lyon. Tous les détails de cette œuvre d'art avaient leur signification. Six médaillons sur le pied et sur la coupe, y représentent saint Dominique, dont le vénéré jubilaire est le successeur, saint Thomas d'Aquin, le grand docteur de l'Ordre, le B. Réginald, doyen de Saint Aignan à Orléans avant son entrée en religion, saint Hyacinthe, dont le Rme Père porte le nom, sainte Madeleine, en souvenir de la Sainte-Baume, située dans sa province d'origine, et sainte Catherine de Sienne, afin de rappeler tout ce qu'il a fait pour les religieuses et les tertiaires dominicaines.

Le Souverain Pontife auquel le Rme Père Cormier est très cher, voulut bien consacrer ce calice, et, après en avoir admiré les détails et tout le symbolisme délicat :

“Eh bien ! dit-il, *c'est le Pape qui l'étreindra.*”

Et le lendemain matin, mardi 16 mai, Sa Sainteté, s'en servit en effet pour célébrer la Sainte Messe.

Les Bses Carmélites de Compiègne.—De grandes fêtes ont eu lieu à Rome et en France à l'occasion de la béatification de ces héroïques martyrs de la Révolution. A Rome, à Saint-Louis des Français, le R. P. Janvier a donné le panegyrique des bienheureuses. Nous en donnons un résumé :

Dans son exorde l'orateur montre que les crimes de la Terreur furent dépassés par d'héroïques vertus dans les victimes de toutes classes: famille royale, noblesse, épiscopat, clergé, peuple, qui toutes se ressaisirent devant la mort.

Les Carmélites, dernières parmi les victimes, sont les premières sur les autels, parce que leur cause apparaît plus dégagée de toute apparence humaine.

L'orateur montre dans un premier point que le martyr étant une grâce de choix doit être mérité. Comment les Carmélites la méritèrent-elles? Par une préparation qui consista dans l'absolue pureté de leur foi abritée contre le jansénisme, dans une parfaite régularité, dans la merveilleuse atmosphère d'un couvent où à une supérieure incomparable répondirent d'admirables dispositions des Sœurs, pas toutes parfaites au début pourtant, mais que leur prieure sut élever jusqu'à son propre héroïsme.

Ainsi préparées les Carmélites affrontent avec une force surnaturelle la passion et la mort. Eloquent exposé de leurs souffrances et notamment de leur douleur de quitter le monastère dont l'orateur décrit admirablement les attraits surnaturels, de quitter aussi l'habit religieux et la vie commune.

Dans sa troisième partie le conférencier de Notre-Dame montre dans quels sentiments elles souffrirent et moururent : avec sensibilité, bonne humeur, humilité, douceur, charité pardonnante. Le R. P. Janvier expose la signification des psaumes et chants choisis par elles en allant au supplice, et fait un saisissant tableau de l'exécution que l'orateur termine par un enthousiaste commentaire du *Te Deum*.

Dans sa péroraison, le R. P. Janvier résume les leçons de ce martyr pour les religieux, pour les Français : "Ne jamais désespérer de la France que Dieu aux plus mauvais jours seconde par de telles héroïnes, gloire de Jérusalem et honneur de la nation."